

Conférence de Salomon Resnik donnée à la Sorbonne en 2006 lors du 2^e Colloque Cliopsy

Claudine Blanchard-Laville : Je suis particulièrement heureuse ce matin d'accueillir Salomon Resnik dans ce lieu prestigieux. Heureuse et émue qu'il ait accepté mon invitation et qu'il me donne ainsi l'opportunité de vous faire partager, le temps d'un échange, sa manière de penser tout à fait exceptionnelle issue de sa longue aventure de vie et de travail avec la psychanalyse, de vous faire partager sa manière inimitable de sentir et de percevoir les choses au moment même où son dernier ouvrage en français est publié chez Dunod sous l'intitulé *Biographie de l'inconscient* ; ouvrage qui ouvre sur ces lignes :

« La recherche n'est vraiment pas une vie mais l'esprit de la recherche fait partie d'une vie. La découverte de la psychanalyse et de la présence de l'inconscient dans notre vie quotidienne et dans notre culture m'a guidé et fasciné depuis mon adolescence. L'illusion de pouvoir comprendre l'inattendu et le mystère du vécu et de la pensée a engendré ma vocation à être à l'écoute, avec tous les sens, à l'égard de tout ce qu'on n'attend pas, la réalité ».

Je crois que ces quelques lignes nous plongent au cœur même de ce qui nous anime dans ce colloque. Ouvrage dans lequel il témoigne de son expérience clinique pour, comme il l'écrit, « nous donner un aperçu de sa recherche sur l'inconscient ».

Salomon Resnik a souhaité que nous ne préparions pas ce dialogue, pour laisser libre cours à la spontanéité, pour lui permettre, sans doute, de se laisser porter par la *climatique* de cette rencontre avec nous, selon son expression, pour nous donner la chance de vivre ensemble un petit voyage inédit qui nous mette en disposition, je suppose, de découvrir l'inattendu de ce qui est pourtant là, pour que nous poursuivions ensemble notre formation, en apprenant de cet échange, en nous laissant aller au rythme de sa pensée associative que, pour ma part, je tenterai d'accompagner par quelques questions sur lesquelles il me tient à cœur de l'entendre à nouveau, mais un minimum de questions pour respecter le libre déroulement de sa pensée et pour nous laisser la chance d'être témoins de sa manière inimitable de transformer l'atmosphère et de laisser se déployer l'esthétique du transfert à laquelle il sait si bien nous rendre sensibles. Salomon Resnik a très à cœur de nous aider à ne pas être ses élèves à la lettre, pour que nous développions notre propre style et nos propres idées,

comme lui-même a pu le faire, aidé en cela, comme il aime à le rappeler, par Enrique Pichon-Rivière et par Wilfred Bion notamment.

Ainsi, par cet exercice spontané de dialogue avec lui, je le soupçonne, après de longues années d'apprentissage auprès de lui, de me donner malicieusement une nouvelle leçon, en me délogeant de ma place d'enseignante-universitaire classique, avec sa rhétorique bien préparée, une place qu'il m'a déjà appris à habiter différemment mais que, ce matin, il m'invite à quitter tout à fait. Je ne renoncerai pas pour autant à dire, avant de lui donner la parole, que je souhaite avant tout l'entendre associer avec nous sur les questions d'apprentissage, d'enseignement, de formation et de transmission. Ainsi, Salomon Resnik, vous écrivez : « Je ne suis pas un homme d'école » et pourtant, quelques lignes plus loin, non sans humour, vous écrivez : « mais par contre je suis pour aller dans de bonnes écoles ». Salomon Resnik, j'aimerais que vous évoquiez pour nous quelques unes de ces bonnes écoles dans lesquelles vous êtes allé et quelques unes de ces bonnes expériences d'apprentissage qui sont les vôtres.

Salomon Resnik : Chère Claudine, chers amis, c'est moi-même qui ai proposé, comme invité, de créer les circonstances pour qu'un dialogue soit possible, entre nous deux, peut-être avec vous aussi [*en s'adressant au public*] : il y a des gens ici qui ont l'expérience des groupes, pas seulement des groupes Balint, qui sont votre spécialité en éducation, en pédagogie, mais l'idée d'un « *large group* », c'est-à-dire de pouvoir aller à la rencontre d'un écho ; mais d'abord, je vous raconterai les péripéties de mon arrivée ici aujourd'hui. Ma femme et moi, on était perdu dans les couloirs de la Sorbonne, ce qui m'a ramené à des années en arrière, en 1937, quand je me suis inscrit à la Sorbonne, avant d'aller à Londres, pour suivre des cours de philosophie ; l'École des Hautes Études était aussi dans ce même bâtiment à l'époque et je suivais les cours avec Roger Bastide et Lévi-Strauss, et donc, toute une série de moments et de lieux, mes itinéraires intérieurs, mes « couloirs intérieurs », se sont réveillés en moi ; de toute façon, avant d'enseigner, j'ai été élève comme tout le monde, et un mauvais élève comme on dit, j'avais d'énormes difficultés pour apprendre, ce qui fait que je suis très sensible au fait de transmettre une expérience et de stimuler la pensée de l'autre, d'ouvrir les couloirs des autres, je parle des *couloirs de l'imaginaire*. Je pense aussi que l'espace entre Claudine et moi donne une définition du dialogue : les grecs considéraient que, pour dialoguer, il faut une distance, parce que *dia-logos*, c'est un logos qui a besoin d'un espace pour que chacun se nourrisse de l'autre, s'il existe une relation éthique qui nous permet de nous entendre et d'ouvrir l'espace de la pensée, de la fantaisie et de l'expérience.

J'aimerais bien me relier au dialogue déjà commencé entre vous, j'imagine ; certains des problèmes qui ont émergé pourront être repris et puis j'avais suggéré deux ou trois choses qu'on verra éventuellement et on peut me

demander ce que vous voulez bien sûr, sauf que ce serait pour déclencher un dialogue plutôt que pour vous donner une réponse.

CBL : Je vous ai déjà posé une question Salomon Resnik

SR : Laquelle

CBL : Parlez-nous de quelques unes de vos *bonnes écoles*. Par exemple votre dialogue avec Mélanie Klein, entre autres

SR : Comme vous êtes curieuse quand même ! Je crois très important d'aller à la rencontre du maître et, en effet, comme j'ai fait ma formation de psychanalyste en Argentine, il y a longtemps, dans les années 40 – donc ça c'est biographique – j'étais très pris [*c'est le mot utilisé*] par les travaux de Mélanie Klein, étant donné que je me trouvais dans une clinique hospitalière privée, de psychiatrie infantile avec des enfants qui avaient perdu la capacité, pas seulement d'apprendre, mais aussi de communiquer et de s'exprimer, je ne savais pas à l'époque qu'il s'agissait d'enfants autistes ; c'est comme ça que je me suis familiarisé, après Freud, et en faisant ma formation en médecine – je faisais médecine, parce qu'en Argentine pour être psychanalyste, il fallait être médecin – et je me suis attaché à un maître qui n'enseignait pas – c'était comme ça qu'il se définissait lui-même – Enrique Pichon-Rivière, il disait que ce n'est pas important d'enseigner mais qu'il fallait déclencher l'apprentissage, c'est-à-dire créer la *stimmung*, le climat dans lequel un certain stimulus de la pensée de l'un et de l'autre puisse trouver ce couloir, sa manière de se rendre visible. Comme vous m'avez demandé de parler de Mélanie Klein, il faut que je fasse en sorte maintenant de sauter dans l'espace du temps, des années 40 à l'année 55, année pendant laquelle, étant déjà psychanalyste, je suis allé à un congrès international de psychanalyse à Genève où j'ai connu Mélanie Klein, tout le monde, sauf Freud et Ferenczi – tout le monde était vivant à l'époque –. C'est là que je lui ai demandé de pouvoir travailler avec elle. Il y avait une analyste argentine qui avait une maison à Genève, elle a invité chez elle Mélanie Klein, Bion, Rosenfeld et Esther Bick et c'est ainsi que j'ai eu la chance de connaître tous ces gens-là, là-bas. Ma rencontre personnelle avec Mélanie Klein, c'était plus tard en 57, à propos du fait qu'aujourd'hui je me suis perdu dans la brume – j'ai un peu de cataracte – dans la brume de la Sorbonne et de ses couloirs, je me suis perdu dans les brumes de Londres dans les années 57. Le premier jour où je suis arrivé à Londres, j'avais rendez vous dans l'après midi vers 18h à peu près chez Mélanie Klein, je ne parlais pas un mot d'anglais. En étant tout près de l'adresse que j'avais, je trouve une dame qui sort d'une voiture et je lui montre cette adresse, elle me dit « *qu'est-ce que vous allez faire à la maison de Mélanie Klein ?* » Alors je l'ai regardée, et c'est quelqu'un que j'avais connu dans le congrès de Genève, deux ans auparavant en 55, c'était ... Anna Freud ! Ça, c'était mon début : je l'ai saluée, en m'appuyant sur le mur parce qu'à l'époque, la brume c'était le *fog*, on ne pouvait presque pas marcher et donc voilà, tout

ça, c'est ce que les couloirs de la Sorbonne m'ont évoqué aujourd'hui. Pour moi, Mélanie Klein était tout à fait différente de tout ce que les biographies qui sont sorties plus tard ont fait d'elle. Comme dans toute rencontre personnelle, je crois, dans mes amitiés et même dans mon travail, je pense que chacun est un peu différent avec chacun et réciproquement. Avec moi, c'était une femme féminine, accueillante, très sensible ; je n'avais pas beaucoup d'argent mais j'ai amené un parfum de Paris, elle était très contente, elle l'a ouvert pour voir si elle l'aimait, elle était très spontanée, elle m'a demandé quels étaient mes intérêts. Elle m'a dit : « *si vous êtes analyste, pourquoi vous voulez venir ici vous analyser ?* » J'ai pensé, je pense encore maintenant et vous penserez peut-être avec moi, que l'apprentissage ne finit jamais et que, si on est motivé, le parcours est inépuisable, heureusement, ça donne un sens à la vie. Dans la conversation, elle m'a donné du thé bien sûr, avec un cake à la viennoise, et elle m'a demandé à nouveau quelles étaient mes préoccupations. Je lui ai répondu que je m'intéressais aux enfants et que j'aurais bien aimé faire un contrôle avec elle. Elle m'a dit que c'était prématuré parce que je devais recommencer, même si j'étais titulaire, une analyse avec Rosenfeld. C'était un des élèves de l'école kleinienne, analysé par Mélanie Klein elle-même, dont les travaux portaient sur la psychose, ce qui est un sujet qui m'intéressait et m'intéresse encore et sur lequel je travaille toujours. Elle a pris le téléphone et elle a appelé Herbert Rosenfeld que je devais rencontrer aussi le lendemain. Puis elle m'a demandé ce qui m'intéressait, à part la psychose et la psychopathologie des enfants, je lui ai dit : « *ce qui m'intéresse beaucoup c'est le groupe, la psychothérapie des groupes* ». Elle m'a dit : « *mais comment est-ce que vous faites pour comprendre un groupe ? Je trouve déjà si difficile de comprendre une seule personne, un enfant, comment est-ce que vous faites pour analyser l'envie et la jalousie dans un groupe ?* » Je lui ai répondu que, pour moi, la théorie du monde interne et des relations objectales chez Mélanie Klein était une théorie groupale, dans le sens d'une groupalité intérieure, ce que René Kaës a travaillé aussi ; et puis pour le contrôle, elle m'a dit qu'elle ne donnait pas de contrôle à des analystes déjà formés, c'était seulement pour les élèves qui faisaient leur formation à Londres. Je lui ai dit que je n'avais pas fini ma formation, même si j'avais le titre et que j'aimerais recommencer ma formation comme analyste d'enfants. Parce qu'en Angleterre, il y avait une formation qui était post-diplôme : quand on finissait sa formation comme analyste d'adultes, on pouvait faire comme spécialité une formation comme analyste d'enfants. Je me suis dit, bon, je recommence, et à ce moment-là, j'ai demandé un contrôle à Esther Bick et c'est Mélanie Klein qui m'a envoyé le premier enfant en analyse : c'était le fils d'un philosophe de ses amis. Il s'agissait d'un enfant de 15 mois : les expériences précoces de l'enfant m'intéressaient et les régressions, c'est ça que je voulais. C'était un enfant qui souffrait de dépression profonde après la naissance de sa petite sœur : il

pleurait beaucoup, il avait commencé à jouer et s'était arrêté de jouer. Peut-être que c'est ça aussi, la capacité de jouer avec ses propres idées et avec les idées des autres, l'aspect ludique comme élément créatif fondamental. Quelque part, je dis que, si on n'oublie pas son moi infantile et que si on réveille chez l'autre le fait de ne pas oublier son moi infantile, on peut établir un dialogue vivant : chacun peut apprendre de l'autre. Un dialogue, c'est un échange...

CBL : [s'adressant à la salle] Vous êtes aussi invités à rebondir avec Salomon Resnik

SR : Ah oui, j'avais suggéré, si ça vous intéresse, pourquoi pas ? Dans un congrès sur l'éducation et la psychanalyse, ce qui, comme vous le savez, est un problème très complexe, parce que même Mélanie Klein était contre une approche pédagogique en psychanalyse, même si elle-même s'est montrée, pendant son analyse avec Ferenczi, avant d'être analyste, très douée dans la description et la transmission de ses observations des enfants. Vous savez très bien que Piaget, Decroly, enfin tous ces personnages qui s'occupaient de la pédagogie et de la psychologie de l'enfant, décrivaient souvent les comportements de leurs propres enfants. Vous vous souvenez quand Piaget, par exemple, dit : « *j'ai demandé à un petit enfant de 5 ans – je pense que c'était son fils – qu'est-ce que tu penses de la lune ? C'est étrange, quand je marche dans la nuit, elle me suit tout le temps* ». Moi j'ai trouvé très intéressante cette idée. Mélanie s'est révélée aussi quelqu'un qui décrivait ses enfants. Plus tard, on l'a accusée d'utiliser ses enfants dans ses écrits mais, à l'époque, tous les psychologues, sans exception, utilisaient les enfants à la portée de leur main, même Freud. Le petit Hans, il connaissait son père mais quand il parle du jeu de la « roquette », c'était son petit-fils. J'ai apporté avec moi un document que peut-être vous ne connaissez pas, c'est le suivant : après que j'ai assisté à Londres aux funérailles de Mélanie en 1960, un mois plus tard, on s'est réunis au *British Institut* et on a fait un hommage pour elle et le docteur Hoffer venu de Vienne nous a lu un texte des observations des enfants que Mélanie Klein avait écrit avant d'être psychanalyste et je lui ai demandé une copie ; il me l'a donnée et j'ai donné cette copie à Claudine. Est-ce que ça vous intéresse qu'on le lise ? C'est très court et vous verrez qu'elle était très douée, même si elle critiquait la pédagogie et je vous dirai après pourquoi, je crois, elle critiquait la pédagogie, même si elle était un bon pédagogue et vous verrez son énorme capacité d'écriture et de transmission. C'était en 1915 à peu près, avant la présentation de son premier travail d'analyse.

CBL : La première observation est très courte :

J'ai rencontré un enfant mentalement retardé, un enfant de trois ans et demi, et remarqué qu'il regardait le ventre d'un cheval en se penchant et en regardant vers le haut. À ma question sur ce qu'il regardait, il répondit *les œufs de Pâques*.

SR : C'est une association, tous les analystes font des associations, elle montre donc l'association de son fils à 5 ans

CBL : La deuxième observation :

Le jeune fils d'amis à moi manifesta de l'anxiété pour la première fois à l'âge de 14 mois. Cela arriva lorsqu'il vit un poisson, *fish*, la tête coupée sur la table de la cuisine. Il regarda d'abord le poisson avec un vif intérêt, mais soudain il montra des signes d'anxiété et s'échappa de la cuisine en hurlant ; il revint aussitôt, considéra à nouveau le poisson, hurla et répéta sa conduite antérieure. Depuis ce jour, chaque fois qu'il sortait en commissions avec sa mère, il courait jusqu'à l'endroit où les poissons étaient conservés, montrant le même mélange de plaisir et d'anxiété qu'à sa première rencontre avec le poisson mort. Chez le poissonnier, il se sauvait pour revenir aussitôt et regarder le poisson. Le poisson *fish*, qu'il appelait *dish*, devint son premier objet d'anxiété ; et depuis lors, il appelait tout ce qui lui causait de l'anxiété *dish*. Par exemple, quelques mois plus tard, un soir, il devint anxieux quand les volets furent tirés et les appela *dish*. On pouvait à l'aide de ce même mot exercer son autorité sur l'enfant : si sa mère disait *le dish vient* il se couchait et s'endormait aussitôt et, utilisé à l'occasion, ce mot en faisait aussitôt un enfant obéissant.

SR : C'est très beau elle était très douée vraiment, il y en a une troisième je crois.

CBL : oui :

Lors d'un voyage en train, je fis la connaissance d'un enfant âgé de 4 ans et de sa mère. Le petit sautait beaucoup tout en tenant deux anneaux d'une chaîne en argent avec lesquels il jouait sans arrêt. Le jeu consistait à réunir les anneaux et à les séparer. La mère me dit que depuis quelques semaines l'enfant avait trouvé ces morceaux de chaîne et les gardait toujours avec lui. Leur maniement avait entièrement remplacé le jeu et il ne montrait aucun intérêt pour quelque autre forme de jeu que ce soit ; il était très fier d'être capable de manier la chaîne, se flattait et se vantait auprès d'un autre garçon présent dans le wagon. Quand miss Kein lui demanda ce qui rendait ce jeu si difficile et lui si fier de pouvoir le faire, l'enfant expliqua : *si on cogne un chaînon avec l'autre chaînon, ça fait une étincelle ; et l'étincelle voyage jusque là-haut, montrant le plafond du wagon, et voyage dans la lampe et alors le wagon explose.*

SR : merci beaucoup. Ça vous a intéressé ça ? C'est pour montrer que Mélanie était très douée pour transmettre et je vous dirai que, même si ses livres étaient difficiles à lire – Freud était un grand écrivain pas Mélanie Klein – c'est très difficile d'écrire et de communiquer ; moi-même, quand j'écris, c'est un effort agréable parce qu'on apprend beaucoup mais tout le

monde n'est pas doué pour transmettre, surtout par écrit ; Mélanie, elle, pouvait transmettre des choses qu'heureusement j'ai eu la chance d'aller écouter dans ses séminaires parce que, pendant deux ans, j'ai assisté à ses séminaires. Par exemple, un jour, elle a parlé d'une séance psychanalytique de l'un de ses premiers patients enfants. Elle a amené avec elle – c'était dans une salle de l'Institut de psychanalyse de Londres – une boîte de jouets, c'était les jouets de Richard*, c'était à l'époque de la guerre, il y avait des jouets très beaux de l'époque, en bois, un petit avion ; c'était très émouvant de voir comment elle dramatisait une espèce de psychodrame des jouets. Elle dramatisait avec les jouets toute la séance et la mobilisation dans l'espace du transfert. Et donc je me suis dit à moi-même que j'avais bien fait de venir à Londres et d'avoir une image vivante de quelqu'un qui pouvait communiquer personnellement et directement quelque chose qui autrement était très difficile à communiquer.

De toute façon, pour devenir psychanalyste ou pour avoir un apport psychanalytique dans les sciences appliquées, je pense qu'il faut vivre l'expérience d'élève ou de patient, je crois qu'apprendre le métier d'élève, c'est une responsabilité de l'élève mais surtout du maître, de l'enseignant, qui peut créer chez l'enfant la capacité – la mathématique, discipline dans laquelle vous étiez professeur à l'origine – c'est une chose que j'avais apprise mais je suis sûr que je n'ai pas eu les profs qui pouvaient déclencher en moi un certain intérêt ou capacité pour que la mathématique soit intéressante et accessible et qu'elle ne soit pas seulement une science de la démonstration mais une science de la compréhension aussi. Dans ce sens, je pense qu'expliquer c'est tout à fait différent, à mon avis, que de déclencher l'apprentissage : c'est pour ça que la notion de transmission, c'est pas une chose sacrée et rituelle comme la traduction, la transmission, non, c'est une chose plus modeste mais plus complexe aussi, c'est une manière de prendre en compte la réceptivité de l'autre et de contribuer à créer les conditions et l'atmosphère adéquate dans lesquelles la réceptivité de l'autre soit accessible à la transmission, de l'un et de l'autre, c'est ça le double sens du transfert, d'un côté à l'autre du canal.

Je parle de Venise : comme plusieurs d'entre vous le savent, j'habite entre Paris et Venise, avec ma femme, qui est ici aussi et c'est curieux : il y a quelques années, j'ai trouvé que le terme pour passer d'un côté à l'autre du canal avait à voir avec le mot *transfert* en psychanalyse : *il tragetto*, c'est passer d'une partie du canal à l'autre et vous savez que le terme *transfert* en allemand, c'est *übertragen*. Or *tragetto*, ça a la même racine ; et donc, *tragen*, *tragetto*, *übertragen*, c'est passer d'un côté à l'autre du canal et vice versa, c'est pour ça que j'utilise la notion de *double transfert*.

[S'adressant à tout le monde] : est-ce que c'est clair ? Voilà, il faut la présence de la parole de l'autre quand on parle pour savoir où on va, dans quelle direction je vais avec ma gondole. Plutôt que transfert et contre-transfert, on n'est pas contre le transfert du patient, on a un transfert aussi,

*. Voir *Le Cas Richard* dans Klein, M. (1973). *Psychanalyse d'un enfant*. Paris : Tchou.

bien que contre-transfert veut dire « ce qu'on ressent par rapport à l'autre » mais ça, on peut le faire si on a vécu et si on a appris le métier d'élève et le métier de patient : c'est un métier très difficile ; et qui, comme la psychanalyse, se fonde sur deux éléments essentiels – pour n'importe quelle école – ce sont les associations libres – qui ne sont pas si libres que ça, il y a un conditionnement de l'inconscient quand même – et le transfert ; et bien sûr, l'interprétation des rêves ; c'est la grande contribution aussi de Freud, avec laquelle j'ai travaillé aussi énormément, parce que j'ai eu la chance d'avoir un psychanalyste, Herbert Rosenfeld, qui était très doué pour l'interprétation des rêves.

Alors, à propos de Venise, je voulais vous dire mais je vois que ça devient un monologue, ça me fait dialoguer avec moi-même et les grecs disaient que le modèle de la pensée de toute façon est un dialogue intérieur, mais on va le traduire en extérieur quand même. Alors vous vous souvenez, quand on a parlé ensemble l'autre jour, je vous ai montré les livres des deux congrès qu'on m'a donné la chance d'organiser à la fondation Cini à Venise, qui est une fondation culturelle internationale : ils ont accepté qu'on fasse d'abord le premier sur « créativité éducation et culture » et ça s'est fait en quelle année ?

CBL : 1978, il me semble

SR : 1978, voilà, et puis plus tard, en 1979, l'année suivante, on a organisé une rencontre sur « éducation et psychanalyse ». À propos de Venise, ce que j'ai fait à cette occasion, j'ai, comme j'étais analyse d'enfants – j'ai déjà parlé de cet intérêt pour l'enfance qui m'habite et l'enfance qui habite en tous mes patients, même adultes, mais je vois aussi quelquefois des enfants – j'ai eu l'idée, en partie suggérée par une prof de sciences de l'éducation de Padoue, la doctora Raffaella Semeraro, de développer l'idée de Piaget qui est la suivante : Piaget a eu l'idée de faire faire sur le sable à certains enfants des itinéraires, par exemple, de la maison à l'école ou de l'école à la maison. J'ai eu l'idée de faire cette expérience mais pas dans le sable, dans la ville de Venise elle-même, c'est-à-dire que j'ai demandé la permission à une école de venir parler avec des enfants d'environ 7 ans, d'établir un dialogue avec eux et de demander « carte blanche » ; j'ai suggéré de faire un dessin qui pourrait s'appeler « de la maison à l'école » et pas « de l'école à la maison », parce que la première séparation, c'est de la maison à l'école et c'est un moment très difficile. Après cela, on a enregistré des dialogues : « *qu'est-ce que tu as senti le premier jour que tu es allé à l'école ?* » « *Ah j'étais très content mais un peu triste aussi quand même, parce que maman m'a accompagnée le premier jour et le deuxième jour non ; puis il fallait m'emmener, après j'ai commencé à marcher toute seule* ». Chacun est différent mais les dessins sont assez intéressants. [affichage du dessin de Cécilia] C'est un enfant de 7 ans que je ne connaissais pas.

CBL : Cécilia

SR : J'ai fait appel à ce qui était publié à l'époque, voilà : c'est un livre assez volumineux auquel plusieurs auteurs ont contribué. Je vous raconterai la conversation que j'ai eue avec Cécilia : ceci représente un dessin de couleurs très vivant, je traduis de l'italien, rouge, noir, bleu, vert, marron, jaune, qui dénote une spécificité linguistique particulière. Venise – sûrement que la plupart d'entre vous, vous connaissez Venise – si vous regardez la carte géographique de Venise, en tout cas moi, je vois une sirène qui dort et qui rêve. Elle m'a inspiré beaucoup pour écrire mon livre sur les rêves mais à l'intérieur de cette sirène, il y a des couloirs comme ici et plus qu'ici à la

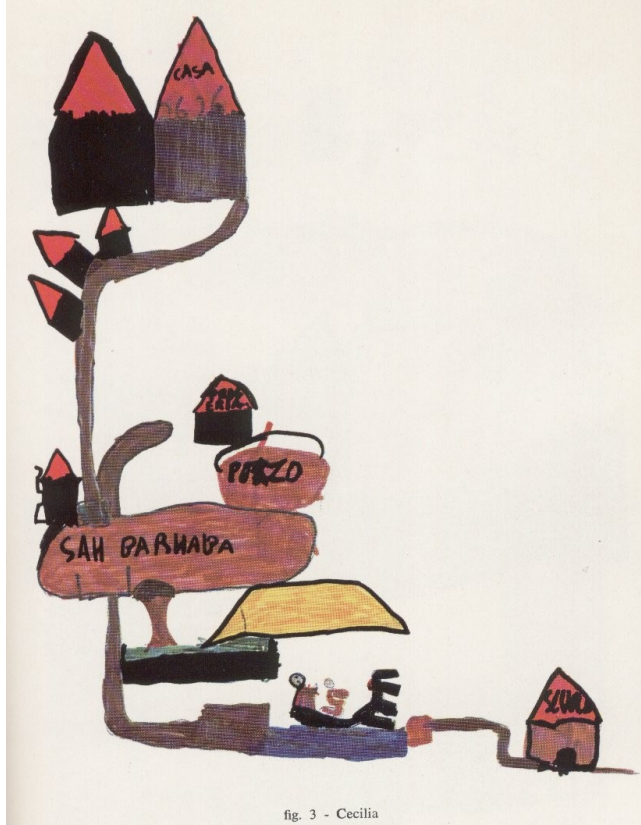


fig. 3 - Cecilia

Sorbonne, dans lesquels on se perd bien parce qu'on retrouve des choses très intéressantes si on n'a pas peur d'aller à la rencontre de ce qu'on connaît pas, si on aime l'aventure, si on sort de la routine. Qu'est ce qu'un *campo* ? Elle a dessiné vous voyez ce qui s'en va par là-bas, ça s'appelle un *campo*.

La notion de champ est très importante en pédagogie, en psychanalyse comme vous savez, c'est Kurt Lewin, je vais pas répéter une chose que vous connaissez, qui a introduit la notion et cette notion dérive au fond de Einstein, de ses recherches sur l'électromagnétisme et de la médiation de quelqu'un qui était élève de Einstein et qui connaissait Kurt Lewin, à propos des forces qui se développent dans un champ et qui vont à la rencontre l'une de l'autre.

Comme vous savez, Kurt Levin était un pédagogue, il a observé comment les enfants jouaient dans une cour de récréation dans une école à Berlin et c'est là où il a eu l'idée de décrire un peu les rencontres des forces des enfants l'un avec l'autre, ou contre l'autre, ce qui se déroulait dans un temps donné et ce qui, de cette manière, créait, recréait la nature et la vie du champ même. Venise est pleine de couloirs et de champs (ou *campi*) qui sont les poumons, les lieux respiratoires, parce qu'on se sent – si on est un peu claustrophobe – renfermé dans les couloirs, mais finalement ça vous amène toujours à une « skéné », c'est-à-dire à une scène de théâtre : au fond, la *commedia dell'arte* se jouait dans ces *campi*, dans ces espaces, ces scènes naturelles qu'il y a entre les couloirs infinis de Venise. C'est pour ça que, quand j'ai écrit le livre sur les rêves, le modèle de Venise était important, parce que le monde du rêve est aussi un champ infini et le champ analytique et pédagogique aussi, j'imagine, c'est infini. L'important c'est que ce soit un infini ouvert et pas un infini fermé, dans lequel on puisse rentrer et découvrir des perspectives, découvrir des points de vue différents.

On va voir le point de vue de Cécilia pendant qu'elle traverse les couloirs et les espaces ouverts, les *campi*, qui l'amènent à l'école. Cécilia dessine son itinéraire : elle donne une grande importance à cet espèce d'estomac que vous voyez là, du point de vue du schéma corporel, c'est le *campo*, et puis, elle parle d'un puits (*die pozzo*) mais le puits, c'est pas un puits, ça paraît plutôt... [S'adressant à la salle] : quelle impression vous avez ? C'est ça, les associations commencent. Voilà, ça peut être aussi un outil de cuisine de la mère, une casserole ?

De la salle : Un panier

SR : Un panier. C'est vrai, parce qu'elle parle aussi d'une boulangerie. En effet, elle parle de la maman qui n'est pas toujours à la maison. Elle travaille, elle est enseignante dans une école. Je demande toujours à l'occasion : « *qu'est-ce que tu as ressenti le premier jour dans ce passage de la maison à l'école ?* » Alors elle se rappelle son premier jour d'école avec beaucoup d'émotion : elle était un peu angoissée, elle décrit son itinéraire ; la maison est toute noire, je dirais que, à propos de noir, c'est la couleur du deuil, c'est un deuil élaboré, c'est un sevrage ; il y a plusieurs sevrages, il y a plusieurs rites de passage dans notre vie qui nous amènent à notre itinéraire inconnu. Cécilia, pour arriver à l'école, elle doit « faire son transfert » : se transférer d'une partie du canal à l'autre, elle doit prendre la gondole ; vous voyez la petite gondole comme elle est belle, j'aimerais bien avoir un jouet comme ça ! Dans la gondole, vous voyez deux personnages, ce sont les gondoliers avec elle, mais qui la guide à l'intérieur d'elle-même vers l'école ? On peut parler déjà d'un personnage intérieur, parce que, ce que Mélanie Klein appelle des objets internes, ce sont des personnages ou des *citoyens* du monde interne, comme disait Willy Baranger, qui est un psychanalyste français éminent – il est mort mais il a fait sa formation à la même époque que moi en Argentine – il parlait de « citoyens de

l'inconscient ». Voilà, il y a un citoyen qui amène une autre citoyenne de Venise dans la gondole pour l'amener à l'école : évidemment la notion de champ, comme je vous l'ai signalé, c'est une ouverture, c'est un espace respiratoire, il ne faut pas oublier que la première introjection de l'enfant, c'est pas le lait de la mère, c'est l'air. L'enfant, pour passer de son espace prénatal, de sa proto-histoire prénatale et rentrer dans l'histoire du monde, il lui faut abandonner l'état parasitique normal fœtal dans lequel la mère va lui donner tous les éléments, oxygène, etc. nécessaires pour respirer à travers le sang, mais elle doit passer à un état dans lequel elle va tomber dans le monde, comme dit Heidegger – on « tombe dans le monde » mais on a besoin de deux bras qui vous attendent au moins – et elle a besoin de découvrir qu'elle a ses poumons, qu'elle a deux champs, deux poumons à l'intérieur, deux champs à travers tout ce petit couloir respiratoire, les bronches, tout ça, je le traduis en termes corporels, cette vie si corporelle, la vie de Venise pour moi. Otto Fenichel, qui était un psychanalyste hongrois de l'école de Ferenczi aussi, parle d'*introjection respiratoire*. Il dit que l'enfant doit se poser dès la naissance déjà une problématique existentielle ou métaphysique : est-ce que je décide de sortir au monde et d'abandonner la caverne, la grotte maternelle pour « tomber » dans la vie, et aspirer l'air et utiliser mes deux champs respiratoires ou non : c'est un moment de décision très important dans lequel quelquefois, le médiateur, le médecin, la personne qui l'aide à venir au monde, doit provoquer l'enfant pour qu'il puisse pleurer, respirer, c'est-à-dire agir avec une anxiété inévitable, ce qu'Otto Rank va appeler dans son livre magnifique le *traumatisme de la naissance*. C'est le noir, la couleur du deuil, ce deuil qu'est la naissance et la renaissance qui se répète à chaque fois où il y a à un nouveau passage dans la vie : passage à l'école, par exemple. Il faut tolérer le noir, pas seulement le noir du deuil, mais le noir de l'inconnu qu'on va retrouver, il faut pouvoir se perdre. Le monde de Cécilia se construit de manière plastique et significative à travers, je dirais, un schéma corporel qui prend corps dans la ville de Venise. L'école est beaucoup plus petite et moins importante que la maison. Il y a deux maisons vous voyez, l'école est petite, la maison est beaucoup plus importante, est-ce qu'il y a des enseignants ici qui ont travaillé avec des enfants à l'école ?

CBL : Qui veut associer ?

SR : Parce que ça m'intéresse beaucoup votre expérience avec des petits enfants surtout la première année à l'école

De la salle : Merci de ce que vous dites ; je suis très intéressé par la question reliée au thème des sciences de l'éducation du côté de la psychanalyse d'enfants, du soin et de l'éducatif et quand ça se croise ; et je me demandais en vous écoutant : d'après vous, à travers ce double transfert, qu'est-ce qui s'apprend ? Il me semble de par mon expérience d'enseignant et de thérapeute d'enfants que ce n'est justement pas le lien social qui s'apprend, c'est encore autre chose passant par la personne du

thérapeute. Ma question porte sur le croisement du champ de la psychanalyse d'enfants et de l'éducation qui n'est pas à mon avis seulement une affaire de psychologues.

SR : Est-ce que vous vous souvenez vous-même de votre premier jour d'école ? Je vous dirai pour moi : le premier jour à l'école, j'ai trouvé quelqu'un qui n'était pas ma maman, parce qu'à mon époque, il n'y avait pas les écoles maternelles, c'est-à-dire à 6 ans, on allait à l'école, mais avant 6 ans, j'étais à la maison ; je trouve quelqu'un qui n'était pas ma maman et je me souviens qu'elle m'a dit quelque chose, alors je lui ai dit : « *mais vous n'êtes pas ma maman* ». Ce transfert d'identité de la mère à la maîtresse d'école, c'est un moment de passage très difficile ; comme changer de maison, c'est très traumatique, c'est traumatique de changer de maison, comme de maman ou de figure maternelle. Ce premier passage entraîne de grandes anxiétés pour certains enfants, ce premier abîme, pour ainsi dire, car la maison, comme vous voyez pour Cécilia, papa et maman peut-être sont plus importants que l'école. Voilà pourquoi je vois le *campo* maintenant comme un pôle. On peut voir les autres dessins : ça vous intéresse de voir ça ?

[affichage du dessin de Catò] Si vous connaissez Venise, vous verrez que c'est une version tout à fait fidèle, une fenêtre jaune, une fenêtre noire,

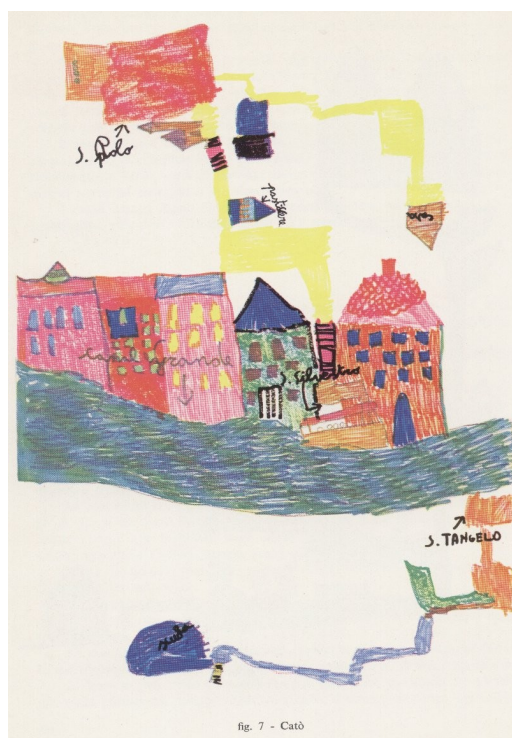


fig. 7 - Catò

marron, et puis le mouvement, c'est très important le mouvement de l'eau, c'est un enfant qui bouge beaucoup évidemment. Catò, 7 ans j'imagine, fait un dessin très riche de couleurs très fort. On va regarder de la maison à l'école. L'école est très petite toujours, avec toutes les vicissitudes et

regardez tous les itinéraires : ils sont de couleur jaune. Elle doit traverser chaque jour le *Canal grande* qui fait la division entre 2 champs, dont l'un est plus important que l'autre et qui contient une maison très petite. Apparemment, on a une maison à l'envers, peut-être c'était l'enfer pour elle de sortir de la maison, de tomber dans l'abîme de la vie et de rentrer à l'école, peut-être que c'était l'enfer, je me dis, parce que c'est un cône à l'envers, non ?

Je ne sais pas si vous vous souvenez, chez Dante, quand il traverse la forêt, la première chose qu'il voit en sortant de la forêt, c'est une espèce de montagne à l'envers comme un cône à l'envers et c'est l'entrée de l'enfer. Le passage de son territoire de vie est marqué par le volume et l'expressivité de ces eaux tumultueuses qui divisent, au fond l'abîme qui sépare la maison de l'école, l'abîme est défini dans la culture chinoise comme une mer sans fond, c'est pas un canal, ça bouge comme une mer, il y a la vraie mer de l'autre côté.

Mais je ne sais pas si c'est nécessaire de relire les choses que j'ai écrites il y a 30 ans presque, mais de voir comment des enfants sont, comme les adultes, et surtout la partie infantile de l'adulte, très marqués par les aspects esthétiques et non esthétiques de la ville. C'est évident qu'un enfant qui est né à Venise où il n'y a pas de voiture, où il est en contact avec la nature, avec l'eau, avec les colombes, avec le ciel, avec les ponts en bois etc. a une culture senso-perceptive tout à fait différente de celle des enfants d'une grande ville.

[après une interruption de l'enregistrement]

Le problème c'est ça : la psychanalyse en pédagogie introduit une dimension nouvelle qui dépasse une pédagogie de la conscience, ce qui signifie une approche dans les sciences de l'éducation à partir de ce qui va au-delà de la conscience, c'est-à-dire ce qu'on ne connaît pas. Moi je définis l'inconscient en psychanalyse comme ce que le patient ne connaît pas et l'analyste non plus ; *a priori* on ne le connaît pas, on le découvre ensemble, à travers des itinéraires qu'on appelle associations libres, dans lesquels on se perd et tout d'un coup, on retrouve une image, l'image s'appelle une association. C'est-à-dire, la psychanalyse, ce n'est pas raconter, ce n'est pas du tout raconter, c'est dissocier, parce qu'associer c'est se dissocier un peu, c'est se permettre de se perdre un peu et c'est pour ça que tout le monde ne peut pas associer d'emblée, il y a des gens plus doués que les autres pour associer d'emblée, mais certains autres ont d'énormes difficultés.

Ce qui m'intéresse, c'est l'aspect esthétique dans tout ça : je trouve très beaux tous ces dessins, c'est le discours des sens, un patient m'a dit : « *vous vous intéressez beaucoup à l'esthétique* », je l'ai interrogé : « *mais comment est-ce que vous le savez ?* » ; il a répondu : « *vous savez, c'est parce que je me rends compte que ce qui vous intéresse, c'est pas ce que je dis, mais c'est le discours des sens, ce que je sens et ce que je vous fais*

sentir » ; en effet, esthétique, *aisthesis*, veut dire discours de sens ; je crois que c'est à ce niveau que se situe la relation thérapeutique ou éducative ou dans l'enseignement des arts visuels ou quel que soit le contexte, la relation des sens, ce qu'on sent et qui produit quelque fois une parole ou un geste expressif qui dit ; en effet, il y a des paroles qui ne disent rien, des *paroles barrières*, il y a des gens qui parlent tout le temps pour construire une barrière entre les uns et les autres.

On va voir peut-être encore un autre ou deux autres dessins que j'aime beaucoup qui sont en couleur.

[*affichage du dessin de Massimo*] Ah ! c'est carré, voilà, ça, je trouve ça très étrange, si on oublie tout ce que dit l'enfant, voilà un espace carré, voyez comment l'espace intérieur se projette sur l'espace du monde, c'est manifeste comme cet enfant a besoin de préserver un espace intérieur apparemment vide, mais attention, le vide n'existe pas – Descartes l'a dit mais Einstein a dit « *Descartes avait raison* » parce qu'avec la découverte de



fig. 9 - Massimo

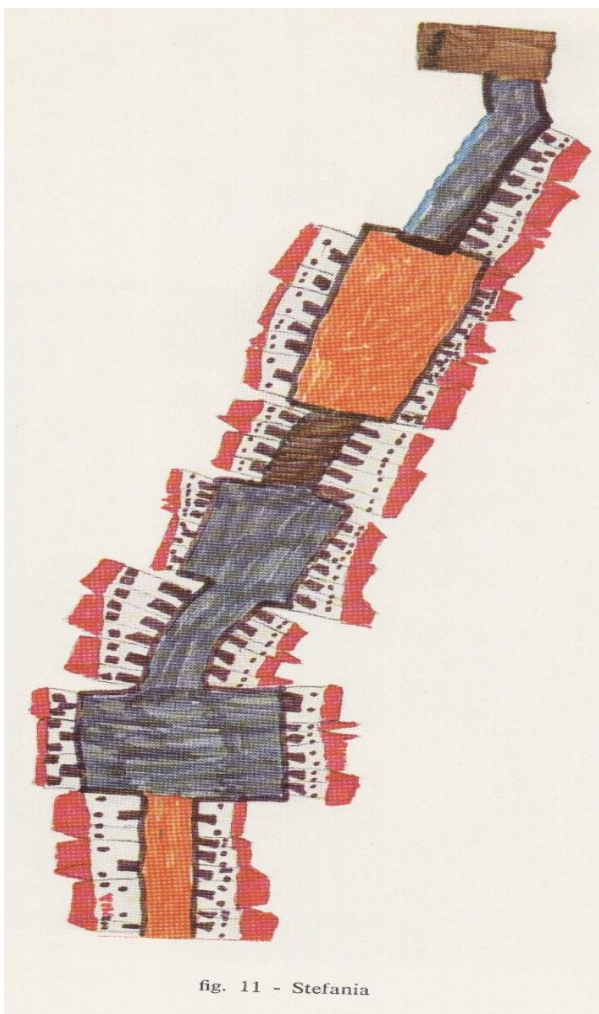
l'électromagnétisme, à nouveau on a découvert que le vide n'existait pas – ce vide qu'il y a à l'intérieur, c'est un *plein de vide*.

L'autre jour, une patiente très malade, schizophrène, m'a dit : « *j'ai rien à dire, je suis vide, je suis triste, persécutée et vide* ». Un silence et après, je lui demande : « *de quelle couleur est votre vide ?* » ; « *noir, noir* ». Je lui dis : « *est-ce que c'est un noir lourd ou léger ?* » ; « *très lourd et plein d'angoisse* ».

Regardez comme ce vide est plein de choses, plein de fantômes et ce garçon, qui s'appelle Massimo, il est polychrome, comme vous voyez, toutes

les maisons sont très belles ; je ne sais pas s'il est de Burano, Burano c'est une île près de Venise. C'est une ville de pêcheurs, j'aimerais bien qu'il soit de Burano, il y a beaucoup de peintres primitifs comme le Douanier Rousseau avec beaucoup de couleurs très expressives. C'est un garçon très ouvert, il y a plein de fenêtres, de fenêtres très ouvertes. Sa maison se trouve dans la partie centrale du dessin avec la porte noire. Je vais faire un saut, je vais sauter de l'autre côté et qu'est-ce que je retrouve, j'ai beaucoup d'imagination ou j'hallucine beaucoup, une espèce de masque de carnaval, pour lui, c'est de la fumée, pour moi il y a deux trous, c'est comme un masque de carnaval, pour moi, c'est comme le Rorschach chacun y voit des choses différentes. Est-ce que ça vous intéresse ou on pense à autre chose ?

CBL : Il y en a encore un autre, Stefania. [affichage du dessin de Stefania]



SR : Alors ça c'est un instrument musical. Je dis rien. On va jouer un peu entre nous ! Qu'est-ce que ça vous fait penser ? Voilà combien de Venise différentes il y a ?

De la salle : Un bandonéon.

SR : Est-ce que vous êtes argentine ? J'ai un bon analyste ! Est-ce que vous aimez le tango ? Bien sûr, un bandonéon, tout à fait, peut-être parce qu'il sait que moi je suis argentin. On va voir de qui il s'agit : c'est le 11 [référence au livre qu'il a en main].

C'est un espace prospectif où il y a des continuités, il n'y a presque pas de pause et c'est musical, ça c'est très intéressant ; pourquoi un enfant a besoin de la musique pour s'exprimer, d'autres ont besoin de la peinture, d'autres ont besoin de jouets ; il y a un biologiste qui disait : « *si on conçoit la cellule comme une note musicale, on peut dire qu'un ensemble de cellules peut construire une mélodie* ».

Vous savez qu'en biologie et en médecine, on parle de la chronobiologie, c'est que chaque système tissulaire ou organe a sa propre mélodie, son propre temps ; l'harmonie des temps différents constitue l'idée d'un organisme plus ou moins harmonique et qui, dans la maladie physique ou psychique, perd de son harmonie. On peut le définir du point de vue musical comme un *trouble de l'harmonie*. Précisément dans le livre que je viens de publier *La biographie de l'inconscient*, qui est une biographie de *ma* relation avec l'inconscient, dans le dernier chapitre, il y a un séminaire que Bion a fait avec moi à Paris – c'est moi qui l'ai invité à Paris – il dit : « *si vous voyez un patient pour la première fois et que vous êtes un musicien, avec quelle note musicale ou mélodie vous allez décrire votre patient ? Si vous êtes un peintre, avec quelle couleur ?* ».

L'autre jour, une petite fille de 15 ans qui a traversé sa puberté avec des grandes difficultés, elle ne parlait pas, elle était en silence mais elle bougeait, elle bougeait sa tête. Je lui dis : « *qu'est-ce que tu regardes ?* » ; « *c'est des couleurs* » ; « *quelle couleur tu as en tête maintenant que tu regardes ?* » ; « *le jaune* » ; « *qu'est-ce que ça te fait penser ?* » ; « *c'est difficile d'être jeune fille* ». Ce sont des éléments associatifs à travers les couleurs : il faut inventer la psychanalyse à chaque fois, il faut inventer la pédagogie à chaque fois, j'imagine, pour quelqu'un qui a de l'imagination et qui est créatif et qui ne croit pas à la répétition dans la routine ; parce que quand un travail devient routinier, c'est la mort. Moi qui travaille depuis 60 ans comme psychanalyste, c'est parce que je ne trouve pas ce travail routinier.

Je pense qu'on a fait déjà une route ensemble, on a ouvert des chemins. Qu'est-ce que ça suscite ? Qu'est-ce que ça déclenche en vous Claudine et chez vous autres ? J'ai une curiosité aussi quand même : de quoi vous avez parlé hier et aujourd'hui ? Sur quels sujets, quelle était la place de la psychanalyse dans votre discussion ?

CBL : Hier, il a été question d'observation. Votre apport sur la manière d'observer de Mélanie Klein nous intéresse. Vous avez de nombreuses formules tout à fait passionnantes, par exemple, votre question du rapport à la routine et à la vie nous intéresse particulièrement. Votre manière de

parler de la routine et des personnes qui confondent routine et vie. Votre rapport à la théorie nous intéresse, votre manière de définir l'interprétation aussi... Beaucoup de choses.

SR : C'est vrai que c'est un colloque avec moi au fond ! Je pense que la routine est un grand avantage, si on est phobique et qu'on a peur de l'inconnu, on va retrouver la même chose mais c'est ennuyeux quand même, c'est lourd la routine, c'est pas stimulant ; pour sortir de la routine, il faut sortir du couloir et retrouver d'autres couloirs inconnus ou d'autres ouvertures, d'autres champs.

C'est là qu'il y a une chose que j'ai répétée plusieurs fois, je crois que c'est d'Henri Maldiney, si un malade mental se perd dans une forêt, il va se perdre sûrement, il peut sortir mais il peut se perdre, mais si un poète, un bon poète, se perd dans la forêt, il va revenir avec une métaphore. Je crois que c'est retrouver ce qui n'est pas écrit, ce qu'il faut inventer. La métaphore que nous prête la nature quelquefois ou le regard de l'autre ou un geste.

Ce qui nous permet de sortir de la routine, pour moi en tout cas, c'est de retrouver chaque fois une chose pareille qui est tout à fait une autre chose. De toute façon, déjà Henri Bergson – voilà que je suis versé dans la littérature psychologique française et voilà pourquoi je suis venu en France... – il disait : « *ce qu'on raconte aujourd'hui, ce qu'on évoque aujourd'hui, ça va se mélanger avec des sensations que je perçois aujourd'hui, c'est pas la même chose que ce que j'essaye d'évoquer* ». Le rêve que je raconte aujourd'hui, ce n'est pas le rêve que j'ai rêvé hier, ça va se mélanger avec toutes les transformations inévitables de ma pensée et des circonstances dans lesquelles je raconte le rêve, par exemple à l'analyste.

Voilà un choix à faire qui pose tout le problème de stimuler la créativité pour ceux qui sont motivés dans le travail qu'ils font. Je pense que tout travail peut être ennuyeux ou peut être créatif, ça dépend de quelle manière on est là-dedans et de quelle manière on se sent guidé par son inconscient pour dire, pour ce qui précède toute histoire et toute connaissance logico-consciente dans le monde de la raison, cette autre raison, si vous voulez.

CBL : Pourquoi êtes-vous très stimulé par le travail en groupe ?

SR : Parce que je suis une *personnalité groupale* : j'ai plein d'idées différentes en jeu qui parfois s'accordent entre elles et qui, parfois, entrent en conflit ; je me dis que je suis une personnalité groupale moi-même. J'aimerais savoir votre avis, parce que vous faites des groupes aussi. En effet, je crois qu'une dimension qu'introduit le groupe – et j'ai dit ça à Mélanie Klein – même si ça ne permet pas d'approfondir certaines choses comme dans un contexte dual classique analytique, le groupe, c'est plus lié à la vie ; par exemple, le livre de Jean-Paul Sartre *Critique de la raison dialectique*, c'est une introduction très importante à mon avis à la dyna-

mique des groupes dans l'histoire ; par exemple, quand il parle de la sérialité. Si vous êtes assis, chacun à votre place, certains d'entre vous se connaissent, certains d'entre vous ne se connaissent pas. Si on va au cinéma, on ne connaît pas la personne qui est à côté, on ne se connaît pas, mais si, pendant le film, quelqu'un dit « *il y a un incendie ici* », dans ce cas, on commence à parler : « *Qu'est-ce qu'on fait ?* ». Si on est dans un bus, par exemple, et le moteur se casse, les gens qui ne se connaissent pas commencent à parler entre eux.

Vous savez comment ça a commencé la psychanalyse de groupe ? Dans une salle d'attente d'un médecin à Boston ; je pense que vous connaissez cela : c'était la salle d'attente d'un médecin phthisiologue qui soignait la tuberculose. Au début du siècle passé, cette maladie était assez importante. Il était surpris que les patients qui ne communiquaient pas beaucoup avec lui quand ils attendaient dans la salle d'attente parlaient énormément entre eux. Comme, dans la tuberculose, l'aspect psychologique était important : « *bon, je reste, là, dans la salle d'attente avec vous et comme ça on va parler* ». C'est comme ça qu'est née aux États-Unis la psychothérapie de groupe.

Je trouve que – vous parlez aussi quand même, on est un grand groupe, un « *large group* » – ce qu'ajoute le groupe sur le contexte dualiste, ou individuel mais plutôt dualiste, c'est *l'opinion publique* : vous savez que, quand Bronislaw Malinowski, qui était un des anthropologues duquel Freud s'est beaucoup inspiré pour *Totem et tabou*, enseignait à Londres – j'ai eu la chance de connaître ses élèves parce que j'ai fait le diplôme d'anthropologie à Londres aussi – quand Malinowski arrivait en Polynésie par exemple, dans une tribu, la première chose qu'il faisait, c'était de trouver quelqu'un qui parlait sa langue, il était polonais, il parlait anglais bien sûr, il venait de Londres et il demandait : « *qu'est-ce qu'on raconte ? Qu'est-ce qu'on raconte dans le village ?* », en anglais *which is gossip ?* « *Quels sont les commérages dans le village ?* »

Le commérage, c'est comme vous savez un élément sociologique très important ; je crois que les commérages dans le groupe, ce qui se commente tacitement ou publiquement à un moment donné, c'est comme une caisse de résonance de tout cet aspect groupal, de cette communauté plus ou moins bien ou mal accordée à l'intérieur de nous, comme un instrument bien ou mal accordé, comme un petit village à l'intérieur de nous, dans lequel le citoyen ou les habitants du village sont plus ou moins d'accord, plus ou moins en désaccord, et dans la schizophrénie, ils sont tout à fait en désaccord, étant donné que Chaslin qui est un des grands psychiatres français – je sais pas s'il y a des psychiatres ici – appelait ce que Bleuler nommait schizophrénie *folie discordante*. C'est la discordance du village, la schizophrénie au fond. Le groupe offre des opportunités. Qu'est-ce que ça vous offre à vous ?

Vous utilisez le Balint, j'ai été présent une seule fois dans une expérience de Balint que je trouvais très intéressante avec des médecins (des *practitioners* comme on les appelle en Angleterre) des médecins généralistes. J'ai utilisé aussi le Balint quelquefois comme vous l'appliquez à la pédagogie en l'appliquant à la psychiatrie, à la présentation de cas psychiatriques mais quelle est votre expérience ? Si ça vous intéresse de discuter avec moi, je ne sais pas, c'est l'occasion.

CBL : Si je vous pose la question « *pourquoi vous êtes stimulé par le groupe ?* », c'est parce que je crois que j'ai appris avec vous (ou bien que vous m'avez transformée) pour être stimulée par le groupe, particulièrement stimulée à travailler avec un groupe.

SR : Mais le groupe Balint, alors vous ne l'avez pas fait avant de me connaître ? je ne me souviens pas.

CBL : Oui bien sûr mais j'ai beaucoup changé mon style.

SR : Ah d'accord je vous ai changée.

CBL : Après vous avoir rencontré, on est très stimulé par la multiplicité des points de vue.

SR : Mais ça c'est personnellement j'aime beaucoup me perdre, comme je l'ai signalé déjà, mais il faut se retrouver quand même de temps en temps, il faut voler quelques idées : c'est ça qu'on appelle *interprétation* mais ça peut être bouleversant aussi les séances de groupe, je sais pas quel type de personnes vous recevez, des enseignants n'est-ce pas ?

CBL : Des professionnels de l'éducation

SR : Donc c'est un travail pionnier que vous faites et je le trouve très important.

Il y avait quelqu'un, madame Abercrombie, c'est une amie de Foulkes qui a travaillé avec des groupes en Angleterre et madame Abercrombie m'a invité un jour à Londres à être observateur d'un groupe de type Balint aussi avec des étudiants d'université en architecture – je pense qu'Abercrombie était la fille ou la petite fille d'un grand architecte Abercrombie, celui qui a construit toute une partie de Londres – elle était biologiste de formation et elle a écrit un livre : *On judgement* [livre : *The Anatomy of Judgement by M. L. J. Abercrombie*]. J'ai parlé d'opinion publique et elle introduit la notion de judgement.

Il y a quelques jours, j'étais à Londres, avec Patrick de Maré, qui est pionnier de la psychothérapie de groupe en Angleterre, il était un de mes grands amis en 58, quand je l'ai connu et il m'a enseigné une chose : il m'a fait remarquer une chose que j'ai trouvée évidente et très intéressante ; il m'a dit « *quand quelqu'un, un patient arrive chez vous, vous ne connaissez pas son histoire, vous n'assistez pas à sa naissance ; l'ensemble des patients ou des enseignants qui sont en face de vous, vous ne connaissez pas leur vie, vous n'avez pas assisté à leur naissance, mais vous allez*

assister à leur naissance dans le groupe » et ça c'est intéressant. Le groupe, avant d'être un groupe, parce que tout ensemble n'est pas un groupe – la théorie des ensembles vous connaissez plus que moi – on assiste donc à une transformation dans laquelle il y a une articulation qui s'opère, pour laquelle il y a un passage à la notion structurale, c'est une *gestalt* au fond le groupe.

Mais, à partir de votre expérience, qu'est-ce que vous pensez de cette notion de Patrick de Maré que je trouve très illuminante, non ?

CBL : Est-ce que quelqu'un veut associer ?

SR : On peut dire d'autres sujets qui vous viennent à la tête, que vous aimeriez dire ou me demander à moi.

CBL : Je sais que, dans le groupe, vous avez une approche phénoménologique du transfert, on pourrait dire, est-ce que vous pourriez nous indiquer un petit peu l'approche que vous en faites qui me semble plutôt phénoménologique ?

SR : Plutôt phénoménologique, oui. Au fond Winnicott faisait de la phénoménologie sans avoir lu Russell par exemple. Il avait l'intuition de... au fond, qu'est-ce que c'est un phénomène ? Bien sûr, en médecine aussi, on étudiait, je me souviens que le talent d'un grand clinicien prof, un prof, c'était de pouvoir voir un patient et de transmettre, de décrire, de porter à la lumière, parce que *phainomenon*, *phainestai* en grec, veut dire lumière, soleil, porter à la lumière du jour, mais c'est une chose qu'on découvre ensemble : il n'y a pas des illuminations sauf les fous en crise, les délires mystiques par exemple, mais il y a des petites illuminations qui se font à partir des choses qui apparaissent tout d'un coup et quelque fois on ne les découvre pas, mais qui nous touchent.

Phénoménologie veut dire être présent à la naissance d'un phénomène ou dans un temps, dans lequel on va assister à sa naissance ; c'est un peu lié – c'est pas par hasard que vous m'avez demandé ça, la phénoménologie – à ce que je viens de décrire en citant Patrick de Maré, qui est aussi médecin et psychiatre comme moi d'orientation psychanalytique et pionnier du groupe, même dans la dernière guerre – il était dans des groupes de soldats comme Bion et Foulkes aussi – il a bien décrit comment on assiste à ces phénomènes de la naissance d'un groupe, la naissance d'une identité nouvelle et cette identité nouvelle, c'est pas simplement numériquement la sommation des 6 ou 7 personnes mais la transformation du numérique en identité, en une *gestalt* nouvelle.

Je ne sais pas si j'ai répondu mais au fond je ne vais pas dire ce que répétait Bion souvent, en répétant une chose qui avait été suggérée par Green que c'est une citation de Blanchot : « *la réponse est le malheur de la question* », c'est trop répété ça mais c'est le cas de toute façon, la question renvoie à une autre question toujours, je pense que c'est ça l'intérêt.

CBL : Vous parlez souvent de l'éthique du transfert comme d'une éthique de relation de personne à personne, ça me frappe beaucoup.

SR : La notion de personne, ce n'est pas une notion originale, par exemple, Marcel Mauss, un des grands sociologues anthropologues français, a écrit un travail magnifique sur la notion de personne dans son livre, *Travaux choisis*. La notion de personne a émergé en moi à partir de mon travail avec des psychotiques et des enfants très perturbés. Parfois on oublie que quand même ce ne sont pas seulement des malades ou des déficients, ce sont des personnes.

Ça, c'est une chose que m'a dit aussi la dernière psychanalyste que j'ai eue en Argentine, avant de quitter le pays. Pour devenir psychanalyste, je me suis analysé en Argentine plusieurs fois et quand j'ai fini ma dernière analyse à Buenos Aires et, dans notre travail comme analyste, il faut s'analyser de temps en temps, c'est comme un instrument qu'il faut parfois, comment on dit ? « accorder », au fond, un analyste est un accordeur aussi, un pédagogue aussi j'imagine, il faut accorder les dissonances. Quand je lui ai dit que j'allais à Londres compléter ma formation avec Mélanie Klein et, comme chez Mélanie Klein, il y a la théorie des relations d'objets, elle m'a dit la chose suivante : « *n'oublie pas que les personnes ne sont pas des objets* ».

C'est-à-dire que c'est pas seulement ça : la théorie du moi américaine, par exemple, pour qui tout devient mécanisme du moi, tout devient relation d'objet, tout devient désir, « l'inconscient c'est l'autre », c'est beaucoup plus complexe et plus intéressant que ça, on n'est pas des objets, on n'est pas seulement des objets de désir, on n'est pas un appareil mental tel que l'utilise Freud lui-même et j'aime pas beaucoup, on est des êtres vivants, même l'inconscient, c'est une matière vivante, parce que la forme d'un corps quand même chez les animaux et chez les êtres humains il existe un système conscient aussi. La notion de personne introduit une dimension sociale et éthique, je dirais, dans le sens que l'autre n'est pas un malade, n'est pas seulement une collection d'objets internes, une série de mécanismes de défense, c'est un citoyen voilà. Un citoyen de la ville, du monde et de ce contexte de transfert qui introduit l'espace de transfert et la notion de champ introduite en psychanalyse aussi maintenant.

Voilà est-ce que certains de vous ont encore ?

CBL : J'avais encore une question sur l'espace : dans l'un de vos livres que je trouve tout à fait utile pour nous sur l'espace mental, vous déclinez la notion d'espace en plusieurs chapitres qui sont d'ailleurs des leçons à l'université, vous aviez des réflexions sur l'espace et le temps.

SR : L'espace et le temps mais c'est difficile. Je travaille tout le temps sur ça mais j'arrive pas à comprendre tout : vous savez que Kant disait que la notion d'espace et de temps est *a priori*. C'est possible que *a priori* on a tout, c'est-à-dire tout ce qui va se développer dans la vie, on l'a *a priori*

mais c'est à développer quand même. Moi je travaille toujours beaucoup sur cet espace entre nous : cet inter-espace qui s'ouvre. Moi je crois, et j'anticipe déjà une notion dont peut-être j'ai parlé déjà, au début, on se demande, quand l'enfant tombe dans le monde et qu'il est pris dans les bras de la mère ou de la nurse ou du père ou du docteur, est-ce que l'enfant qui naît a déjà la notion d'espace ?

Il y a une contribution de Meltzer qui est assez intéressante, un psychanalyste kleinien, qui dit qu'une des raisons qui contribuent à l'accouchement, c'est quand l'enfant ne se rend pas compte que, du point de vue de l'espace corporel, il commence à croître, mais il a une vision persécutrice, sûrement que le mur de l'utérus se rapproche et va l'écraser. Je crois que l'acte de naissance est très persécutoire, avec le sentiment d'être écrasé, parce qu'il ne se rend pas compte qu'ils sont plus près parce qu'il grandit et qu'il se rapproche et qu'en effet ça doit contribuer à aider même la mère avec les contractions qui vraiment se rapprochent du mur de l'utérus pour sortir.

Ça je le sais à partir d'une patiente psychotique qui, à la dernière séance, avait rêvé qu'elle était dans un self-service – si elle avait un analyste, elle devait s'arranger toute seule quand même : self service – et c'était un self-service très particulier parce que les murs bougeaient, les murs étaient d'une nature telle qu'ils bougeaient, elle avait peur en bougeant que l'espace de ce self-service l'écrase. Pour moi, c'était clair qu'elle se percevait comme un fœtus, que c'était le moment d'une nouvelle naissance qui était de quitter l'analyste et qu'en effet, moi je devais l'aider à sortir et à se servir toute seule, si elle était capable d'utiliser dans la vie ce qu'elle avait appris en psychanalyse, mais que moi aussi j'allais l'aider à pousser les murs de cet utérus, ce self-service, pour sortir de cette situation, pour entrer dans une autre, parce que la vie est une succession de rites de passages. Van Genep a écrit un livre magnifique sur cela. C'était l'époque de Lévy Bruhl.

Je vois que d'une certaine manière Claudine devient porte-parole de la pensée du groupe mais peut-être quelqu'un aimerait encore ajouter quelque chose ?

De la salle : Quel lien faites-vous entre l'art, l'éducation et la psychanalyse pour les enfants en difficulté – je travaille particulièrement avec des enfants des rues au Mexique – dans votre expérience ?

SR : Mais vous savez que déjà au Mexique où j'ai fait mes premières études, Hippocrate le premier grand médecin de la culture grecque, et nous suivons la culture grecque quand même, parlait de l'art de la médecine, je crois qu'il y a aussi l'art de la pédagogie. Il y a l'art quand on arrive à un certain *status*. Tout ça dépend de : qu'est-ce que c'est l'art ? Parce que originellement il y a la *tekhnè* en grec ça voulait dire création mais aussi artisan, je pense que c'est un métier, être enseignant, être prof, être analyste – s'occuper de chaussures c'est un artisanat – c'est un métier

qu'on apprend avec un maître je veux dire je crois, vous savez, tout est un art et l'art d'un certain niveau devient aussi une philosophie et Leonardo da Vinci disait que l'art à un certain niveau est aussi une philosophie, c'est-à-dire une connaissance, une manière de faire connaître aussi, de se découvrir, de se faire connaître et de stimuler une connaissance en soi et chez les autres, parce qu'il y a les spectateurs aussi.

Mais si j'ai bien compris, vous vous occupez de la rééducation à travers l'art ?

De la salle : Oui, je suis psychosociologue et le ministère de l'éducation m'a demandé de proposer un modèle éducatif pour des jeunes qui vivent dans la rue. J'aimerais connaître quelques pistes pour penser cette relation entre l'art et le travail avec les enfants en difficulté.

SR : Le point de départ du temps et aussi de l'espace, c'est le rythme et le rythme est le fondement de la musicalité et de l'harmonie ; dans l'organisme, il y a des rythmes différents et l'important, c'est si on peut accorder ces rythmes différents dans une harmonie globale. Vous savez, il y a des gens qui pensent que l'espace apparaît comme une expérience avant la notion de temps, d'autres pensent l'inverse ; moi je crois que la découverte du rythme de l'organisme, parce qu'on vit déjà dans un rythme avant de naître, est un élément structurant important pour découvrir l'espace et le temps. Au fond, le rythme introduit la notion de *pause* ; qu'est-ce que c'est la pause ? La pause est un espace qui sépare aussi, la pause est un espace qui s'ouvre entre un son et l'autre, ce qu'est une pause dans le temps, c'est aussi un abîme, si on veut ; il y a des gens qui ont peur de marcher dans la rue parce que la prochaine pause peut être un abîme dans lequel on peut tomber, ils disent : « *je peux pas marcher, j'ai peur* » et donc c'est dialectique, quand j'écris en anglais, j'écris *basic gap* pour indiquer la coupure ou la blessure, l'espace originel qui s'ouvre, je crois que dans le sens où toute chose est traumatique, l'expérience de la naissance ou de la gestation de toute chose nouvelle est une expérience de mort et de naissance. C'est une renaissance et Henri Wallon parlait de syncrétisme ; dans le syncrétisme, il y a la notion de continuité. Quand est-ce qu'apparaît la discontinuité ? Je pense que l'apparition de la discontinuité, c'est sûrement l'un des prédécesseurs dérivé de l'abîme, l'abîme dans lequel on peut tomber mais on peut construire aussi un pont, voilà un lien.

Bon, je pense que je suis un peu épuisé et que vous aussi, un peu, mais sauf si vous voulez rajouter, pas en termes de question, dites-moi ce que vous pensez, ce que dans ce que je viens de dire et Claudine aussi, a stimulé en vous comme une manière de vous questionner vous-même...

De la salle : C'est simplement par rapport aux dessins que vous avez montrés tout à l'heure, le dessin où on a vu peut-être un instrument de musique, moi je voulais dire que j'avais vu un mille pattes.

SR : On peut le voir à plusieurs voix. Je crois que si le même paysage ouvre le fantasme de chacun de vous, le même paysage, ça enrichit quand même, c'est la projection c'est-à-dire sur un paysage, sur une objectalité, c'est inévitable, on est des objets de projections, c'est pour ça que les gens des sciences intelligents, un physicien comme Erwin Schrödinger par exemple, un des grands maîtres de la physique mais qui écrit pour des gens qui sont pas des physiciens comme moi, dit des choses très intelligentes à ce sujet, il dit : « *qu'est-ce que ça veut dire être objectif en sciences ou être avant la conviction de la vérité* ». Erwin Schrödinger a dit : « *quand j'observe un phénomène en physique, je me dis que moi je suis l'observateur et que je projette des choses de moi-même sur l'objet de mes observations* » ; et donc l'objet que j'observe, c'est-à-dire cet instrument que j'ai transformé en un bandonéon peut être très bien vu aussi comme un petit animal, ça dépend donc, ça c'est un exemple de la diversité.

Je pense que de la diversité des points de vue peut faire naître ou bien la guerre si c'est un groupe très narcissique avec beaucoup de rivalités ou peut faire naître une chose beaucoup plus intelligente encore parce qu'un seul voit quelque chose mais tous ensemble, si on surmonte l'élément inévitable qu'est la concurrence sociale qui existe partout, entre nous aussi, on peut trouver que chacun peut apporter un point de vue différent sur la même chose et ça vient enrichir, je dirais, l'objet d'observation et donc ça me paraît très bien que chacun puisse voir ou choisir un vertex.

De la salle : Moi j'avais vu un piano.

SR : Un piano désarticulé.

De la salle : Ce que je vais vous dire, c'est que je crois que cette séance a stimulé notre pensée, je crois que c'est une chose très importante, c'est l'idée de vivre l'expérience, vous avez parlé de vivre l'expérience de l'élève, vivre l'expérience du patient, je crois que vous, vous nous avez fait vivre l'expérience d'être participant de ce colloque et de cette séance.

Il y a un mot qui, je crois, a traversé votre dialogue, c'est le mot *couloir*, qui est lié à la transmission, qui est lié au passage et qui est lié aussi à la personne, parce que qui est la personne qui fait le dessin ? Qui est la personne qui fait le chemin ? Qui est la personne qui traverse le fleuve de Venise ? C'est justement la personne, alors je crois que récupérer l'idée de personne, c'est plus important que sujet, c'est plus important qu'élève, c'est plus important qu'enseignant, c'est vraiment très important et très significatif et je veux vous remercier vous, mais aussi Claudine, parce que je crois que vous avez créé un climat, un climat très spécial pour nous transmettre tout ça. Merci

SR : Merci beaucoup à vous, on est sorti de la sérialité, merci beaucoup.

Éléments de Bibliographie

- Delion, P. (2005). *Rencontre avec Salomon Resnik. Culture, fantasme et folie*. Toulouse : Érès.
- Resnik, S. (1984). *La mise en scène du rêve*. Paris : Payot.
- Resnik, S. (1986). *L'expérience psychotique*. Lyon : Cesura.
- Resnik, S. (1994). *Espace mental. Sept leçons à l'université*. Ramonville St. Agne : Érès.
- Resnik, S. (1999). *Personne et psychose. Études sur le langage du corps*. Larmor-Plage : Éditions du Hublot.
- Resnik, S. (1999). *Temps des glaciations. Voyage dans le monde de la folie*. Ramonville St. Agne : Érès.
- Resnik, S. (2006). *Biographie de l'inconscient*. Paris : Dunod.
- Resnik, S. (2010). Le narcissisme destructeur. Ses vicissitudes dans le transfert. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 55, 29-40.
- Resnik, S. (2011). Réflexion sur autisme et psychose. Hommage à Frances Tustin. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 1, 209-230.
- Resnik, S. (2014). Bion et moi. *Le Coq-Héron*, 216, 69-75.
- Resnik, S. (2017). L'enfant dans la ville : expériences sur l'espace-temps vénitien avec des enfants d'âge scolaire. Dans L.-M. Bossard, *Clinique d'orientation psychanalytique. Recherches en éducation et formation* (p. 15-45). Paris : L'Harmattan. (Texte original publié en italien en 1978).

Note : Cette conférence a duré près d'une heure et demie. Nous l'avons intégralement retranscrite. Pour sa mise en forme et afin que les propos de Salomon Resnik soient plus facilement accessibles, en particulier pour les personnes qui n'étaient pas présentes, nous avons modifié quelques tournures de phrases. Nous avons cependant veillé à garder l'essentiel du phrasé, de la prosodie et nous espérons avoir préservé quelque chose de l'ambiance bien particulière de ce moment.

Transcription de Louis-Marie Bossard et Claudine Blanchard-Laville

Équipe *Savoir, rapport au savoir et processus de transmission*
CREF, université Paris Nanterre

Pour citer ce texte :

Bossard, L.-M et Blanchard-Laville, C. (2017).
Transcription de la conférence de Salomon Resnik
donnée à la Sorbonne en 2006 lors du 2^e Colloque
Cliopsy. *Cliopsy*, 17, 133-157.